

Nelly **KRINSTINK**



Par Christian LIBENS

1989

Service du Livre Luxembourgeois

Lors de l'attribution du Rossel 1948 au *Renard à l'anneau d'or*, Marcel Lobet a écrit qu'il fallait louer Nelly Kristink d'avoir su se maintenir à égale distance de l'eau de rose et du whisky frelaté du roman noir.

Remercions-la surtout de nous rendre le simple goût de l'eau de source...

Biographie

Nelly Kristink naît à Bruxelles le 3 janvier 1911. Son père est de nationalité allemande et d'ascendance maternelle tchèque ; sa mère est originaire d'une famille de paysans-horlogers des Ardennes liégeoises (Chauveheid).

Son père, gérant d'une firme chimico-pharmaceutique allemande, voyage beaucoup entre Bruxelles et Saint-Petersbourg, emmenant parfois sa petite famille. En 1915, il est rappelé comme interprète au service des armées impériales combattant sur le front russe. L'épouse et la fille se suivent alors en Rhénanie.

En 1916, son père est tué en Lituanie ; dans l'impossibilité de rentrer en Belgique, sa mère, à ce moment fixée en Saxe, donne des leçons de français pour subsister. Les deux exilées vont attendre jusqu'en 1923 l'autorisation de quitter l'Allemagne.

C'est enfin le retour au pays et l'installation, dans la maison maternelle, à Chevron.

L'adolescente doit à nouveau quitter ses chères Ardennes pour devenir Normalienne à Liège. Après quatre années d'internat aux Rivageois, c'est le retour au village et la prise de fonctions de la nouvelle institutrice dans la maison-école, où elle créera une bibliothèque publique.

J'ai sans doute écrit parce que je m'ennuyais un peu... dans ce coin si calme et trop loin de tout.

Elle débute par des contes publiés bientôt dans des magazines féminins. L'annonce de sa victoire au concours de « la plus belle lettre d'amour » lui parvient le matin du 10 mai 1940...

L'immobilisation forcée des années de guerre la fixe davantage encore à son écritoire. Les contes et les nouvelles se multiplient. Puis un premier roman voit le jour en 1943.

En 1948, c'est la consécration du Prix Rossel, attribué – sur manuscrit – au **Renard à l'anneau d'or**.

En 1960, le prix Georges Garnir récompense **La rose et le rosier**, roman historique du terroir, dont l'accueil commercial n'est pas à la mesure de la très grande qualité.

Peut-être déçue de cet accueil injuste, Nelly Kristink n'écrira plus que pour les enfants ; elle rédige les textes de nombreux livres d'imagerie, condense des contes célèbres et donne une suite à l'héroïne de Johanna Spyri, **Heidi**.

En 1974, le long feuilleton télévisé belgo-international (tiré du **Renard à l'anneau d'or**) tourné sous la direction de Teff Erhat remporte, auprès du grand public, un immense succès confirmé par plusieurs rediffusions et un tour des chaînes du monde entier, de la Bulgarie à la Martinique.

Aujourd'hui, Nelly Kristink regarde, depuis la grande fenêtre de son salon, paître les chevaux dans les prés d'alentour et monter les brumes de la Lienne en contrebas. Derrière elle, la poutre de chêne affirme un **dum spiro spero**.

Bibliographie

- ***La source vive***, L'Essor, Paris-Bruxelles, 1943 ; rééd. Durendal, Bruxelles, 1946.
- ***Philippe***, L'Essor, Paris-Bruxelles, 1944 ; rééd. Labor, Bruxelles, 1945.
- ***Le village des charmilles***, Rendez-vous, Paris-Marchienne-au-Pont, 1945. Paru aussi en feuilleton sous le titre ***Les linaigrettes***.
- ***Le Beaucaron***, À l'Enseigne du plomb qui fond, Dison, 1949 ; rééd. Plon, Paris, 1955.
- ***Le renard à l'anneau d'or***, La Renaissance du Livre, Bruxelles, 1949 dernière rééd. La Renaissance du Livre, 1974.
- ***La procession des cailloux***, La Renaissance du Livre, Bruxelles, 1952.
- ***La rose et le rosier***, La Renaissance du Livre, Bruxelles, 1959.

De nombreux contes et nouvelles parus en revues et magazines.

Pour la jeunesse :

- **Les jours heureux de Galinette**, La Renaissance du Livre, Bruxelles, 1950.
- **C'est une histoire de petits souliers**, Durendal, Bruxelles, 1954.

Textes de nombreux livres d'imagerie.

- **Heidi** (suite de l'oeuvre de Johanna Spyri), Hemma, Chevron. (Heidi maman, Heidi, petite-fille de Heidi, ...)

Filmographie :

- ***Le renard à l'anneau d'or***, télé-film en 14 épisodes de Teff Erhat ; 1^{er} programmation en 1974 ; coproduction RTB/SSR/ RADIO-CANADA/ ALLIGATOR FILMS

Texte et analyse

Un homme seul qui marche est un homme libre. Son esprit a des ailes. Qu'importe ce qui l'attend au bout de la route. Tandis qu'il va, les poumons dilatés et le front au vent, il est maître de son destin. L'arbre auquel il s'appuie, la source à laquelle il s'abreuve, la pierre qu'il roule de la pointe de son soulier, il les a choisis pour sa délectation, ils lui appartiennent, et nulle force au monde, ne le fera regarder en arrière s'il ne l'a pas voulu. À chaque pas il se défait un peu de l'inutile et de l'artificiel qui le ligotaient. C'est un certain maintien, un vocable à la mode, une façon d'ironiser, d'appréhender, de haïr qui tombent, morceau par morceau, comme une carapace qui se disloque, libérant les pensées qui s'échappent, tels des chiens joyeux, lâchés autour du maître. Et celui-ci, étonné, dénombre sa meute et se reconnaît riche. S'il allait loin, de ce pas long de marcheur, à l'arrivée il serait l'homme nu et pur qu'en lui même il n'a aperçu que deux ou trois fois, au cours de sa vie. Je me méfie des gens qui ne marchent pas. S'il est vrai qu'un temps viendra où les hommes emprunteront des véhicules à vapeur, comme le prétend m'Abbé Théodore, pour se rendre chez leur notaire ou le barbier, je ne présage rien de bon de cette civilisation contre nature...

(**La rose et le rosier**, p. 103.)

D'emblée on pourrait écrire que ce texte est un «petit morceau d'anthologie» tant, extrait de tout contexte, il se suffit à lui-même. Il s'agit en fait d'une sorte d'heureuse digression, de respiration «philosophique» dans la narration du roman **La rose et le rosier**, et, si l'on excepte la mention d'un *abbé Théodore* et d'un repère chronologique (véhicule à vapeur), le caractère anonyme du texte lui confère une sorte d'universalité qui renforce sa pensée. Ainsi, précisons simplement que l'action du roman se déroule à l'époque où nos régions étaient annexées à l'Empire français (au début du XIX^e siècle donc...). François, le jeune narrateur, doit se rendre, à pied, de Desnié -sur les hauteurs de Spa- jusqu'à Liège.

Le texte s'ouvre par une phrase en forme de vérité générale, d'affirmation tonique. Dès le début, la démarche est sûre, la pensée est précise.

Un homme seul qui marche est un homme libre. Trois éléments sont clairement précisés.

Seul : tout le roman, en fait, est le roman de la solitude. Les héros se croisent mais ne se rencontrent pas vraiment, jamais.

Qui marche : plus que la marche, c'est la connivence de chaque instant avec la nature, le rythme lent, le mariage avec les êtres proches, les animaux, les plantes. On sent que le récit est celui du XIX^e siècle, ou, plutôt, d'un XIX^e siècle encore à l'abri de la Révolution industrielle ; on sent aussi que le narrateur fait fi du progrès, des contingences matérielles. Il propose une histoire qui se situe au niveau des permanences : celles de la nature, celle des hommes qui restent proches de la nature.

Libre : c'est la troisième – et importante – particularité des êtres que l'on rencontre dans *La rose et le rosier* : libres de toute attache ; sauf de celles qu'ils ont librement choisies. D'où les drames. D'où les larmes.

La suite du texte explique clairement toute la philosophie de l'auteur et donne le ton du roman. *Qu'importe ce qui l'attend au bout de la route.* Si l'on revient à ces lignes, lecture faite, on comprend que tout le récit n'avait d'importance que comme descriptif de certains passages de vie. Rien ne pouvait être tranché ni résolu. Seul comptait le chemin. Le but n'avait pas d'importance.

Les phrases qui suivent s'inscrivent dans le même processus. On relèvera les quelques expressions qui confirment ce qu'on a dit : *poumons libérés, maître de son destin, il les a choisis, pour sa délectation, ils lui appartiennent, s'il ne l'a pas voulu.* On remarquera l'unité du vocabulaire qui ajoute une dimension quasi panthéiste à la progression du héros et à la préhension des éléments (*vent, arbre, source, pierre...*)

On signalera tous les éléments négatifs (*s'il ne l'a pas voulu, etc...*), qui ne viennent que renforcer les affirmations déjà citées. On opposera également les noms qui vont dans le sens d'une libération même douloureuse (*homme libre, délectation, etc...*) et ceux qui expriment les forces auxquelles échappe *l'homme qui marche (l'inutile, l'artificiel).*

La deuxième partie tourne autour de l'image des chiens. On signalera à nouveau l'unité du vocabulaire (*maître, meute*). On insistera sur les adjectifs qui résument la pensée et la précisent (*nu et pur*).

La fin du texte recommence à lancer des affirmations qui sont des prises de position clairement exprimées : *Je me méfie des gens qui ne marchent pas*. L'auteur mêle habilement ses idées sur un certain style de vie et son amitié (le mot n'est pas trop fort) pour son personnage. Car c'est une des constatations majeurs au sortir du roman : personne n'est gagnant mais l'on ne sait pas qui perd. Les héros sont tous des hommes libres, qui ont choisi leur destin. Il sont tous des hommes *qui marchent*.

Enfin, pour conclure, il nous paraît intéressant de proposer au professeur séduit par cet attachant thème d'étude, quelques pistes de lectures que l'on pourrait intituler de cette belle phrase : *Un homme seul qui marche est un homme libre*. Tout d'abord, deux textes de Jean-Jacques Rousseau, l'un extrait de l'*Émile* (livre cinquième, in *Les voyages*), l'autre tiré des *Confessions* (livre second, p. 96 dans l'édition de poche GF 181). Ensuite deux livres contemporains dont la part de réflexion – ou de documentation – n'affecte ni l'intérêt de la narration ni la qualité littéraire: Jacques Lacarrière, *Chemin faisant*, Fayard, 1977; et Jacques Lanzmann, *Fou de la marche*, R. Laffont, 1985. Ces ouvrages, disponibles en édition de poche, sont aisément exploitables en classe.

Choix de textes

Les sapins des Beaucaron

— *C'est les sapins qui pourrissent ton toit, fit Magnus de derrière son nuage de fumée. Faut les abattre.*

Constant Hallet secoua ses cheveux blancs. Il avait ôté ses lunettes et il les essuyait et les mirait à distance devant lui, dans le jour pâle que bridait les viornes et les sureaux du jardin.

— *Non ! fit-il avec une douceur ferme, puis il parut écouter quelque chose et il sourit.*

C'était le sourire des vieilles gens qui se souviennent, un sourire qui naît dans les yeux et lentement envahit le visage. Il remonte de si loin ! De cette année de l'adolescence où pour la première fois le cœur en tremblant a songé à l'amour, devant la fenêtre ouverte sur une nuit d'été que bercent les grandes palmes d'ombre proches, si proches qu'il n'y a qu'à étendre la main pour les saisir et garder, jusqu'au matin, dans le creux de sa main, leur enivrant parfum de résine. De cette année plus lointaine encore où, dans l'immobilité touffue des hautes branches, entre un enfant d'homme et un enfant d'écureuil s'est nouée une amitié merveilleuse qui luit au fond de la mémoire comme une pierre de lune...

— *Ah ! non, Magnus, fit de même Norine et elle parut aussi écouter.*

Les yeux mi-clos, le petit Magnus savourait la chaleur lisse et ronde du fourneau de sa pipe dans la fontaine de ses mains réunies. « C'est rond et doux comme un oeuf, disait-il à lui-même en suçant le tuyau à petits coups brefs, comme un oeuf des grosses poules de chez Bernadette, et comme c'est bon, bon Dieu de bon Dieu ! de sentir cette chaleur-là contre sa peau... »

Magnus ouvrit les paupières, regarda avec gratitude Constant, puis Norine, puis le feu, et desserra les dents afin de prêter l'oreille à son tour. Un bruissement enveloppait la maison de sa rumeur marine : c'étaient les sapins frères qui poursuivaient là-haut leurs dialogues où il est question

de destinée, de malheur et de bonheur. Et ce chant était si pressant, qu'en l'entendant, le coeur le plus contracté sentait en lui se faire un travail mystérieux qui le dilatait, effaçait jusqu'aux plis les plus secrets pour l'ouvrir enfin en éventail, prêt à recevoir la rosée d'un champ nu offert sous les étoiles.

Constant Hallet et sa petite fille se regardèrent, et le menu visage fané du pauvre s'anima :

— *Vous autres, s'écria-t-il et l'émotion faisait trembler ses rides, j'aime des gens comme vous autres ! Vous avez raison, la maison Hallet sans sapins, ce serait comme un coq sans crête.*

— *Comme le heid des Ferroux sans ses pinsons, Magnus, ou comme la Magriette dans son lit de gravier, dit Constant.*

— *Je les aime, dit Norine à mi-voix.*

(Le Beaucaron, pp. 154-156.)

La Fagne brûle...

Une fumée légère courait à ras de brousse, elle s'élevait en volutes minces, puis retombait avec de molles ondulations pour s'éployer et s'épandre. Cela ressemblait au doux frissonnement de la moire et avait l'air si anodin que je poussai une exclamation de surprise.

— *C'est cela un feu de Fagne ?*

— *La flamme a passé, c'est fini ici, dit Marcie sans ralentir, il faut aller plus loin, prenons à gauche...*

Julien traversait déjà la lande. Une insistante odeur de suie se mêlait à présent à la chaleur et soudain, à travers un bouquet d'arbres, nous vîmes briller les flammes. Nous longions les plantations : d'horribles moignons fumants, décharnés, de la taille d'un enfant. L'odeur de brûlé m'écoeurait, mais je serrai les dents et mon malaise passa.

Nous approchions de la ligne de feu. Les sapineaux s'embrasaient soudainement, l'un après l'autre, en crépitant et, l'espace d'un éclair, ils fulguraient comme des arbres de Noël. Des silhouettes traversaient la

zone éclairée, des hommes rouant le feu à coups de branches ou de gourdins. Ils s'acharnaient sur lui, piétinant les sournoises étincelles, et ne cédant le terrain que pas à pas, luttant comme des sauvages, pour lui arracher sa gueulée. Leurs ancêtres, ceux d'il y a cinq mille ans ne devaient pas s'y prendre autrement.

Mais la flamme se riait des hommes. Elle faisait semblant de se soumettre, elle rampait à leurs pieds, servile, et puis elle jaillissait cinq pas plus loin, en avant, toujours en avant, et, folle d'elle-même, étreignait une autre victime. Le spectacle était barbare et beau et la lumière du soleil en paraissait pâlie.

— *Madame Strée!*

François Dethier, méconnaissable, le visage charbonneux, se dressait près de nous.

— *Nous le tiendrons là-bas, au fossé, dit-il, et, du bras étendu, il indiquait un point où des hommes travaillaient à la pelle. Si seulement le vent tournait, il irait s'épuiser dans les mares.*

— *Que dois-je faire? demanda Marcie.*

Elle était pâle et résolue. Je crois qu'elle souffrait de voir mourir les arbres autant qu'on souffre auprès d'une bête blessée. François l'enveloppa d'un regard et ne sourit pas, il me semblait pourtant qu'il aurait dû sourire à l'entendre formuler pareille question, telle qu'elle se tenait là, les bras nus, avec sa petite robe d'été. Elle avait tout juste pris le temps de se chausser solidement.

— *Battre?*

— *Non, dit-il simplement. Allez au fossé, on vous donnera un outil.*

Un grand jet de fumée le sépara de nous; on l'entourait, pour écouter les ordres qu'il donnait avec calme et précision; il n'avait pas dû se ménager, ses vêtements roussis en faisaient foi. Je m'avançai de quelques pas. « Où est mon mari? » demandai-je. Personne ne me répondit, je me trouvais isolée. Des paquets de fumée âcre déferlaient sur moi, et, aveuglée comme en pleine nuit, j'allais en étendant les mains ouvertes. Je devinai soudain un remous de personnes; une prodigieuse gerbe de

flammes troua le voile de cendre, non loin de moi, accompagnée de craquements sinistres. « Attention, le fayard va tomber », s'écria une voix en laquelle je reconnus l'accent de Gregor Pécsi, puis une saute de vent me rendit la visibilité. Là, dans la file des piocheurs, cette nuque... c'était Gilles.

Il se retourna, comme secrètement averti de ma présence.

— *Que viens-tu faire ici ?*

Il était terrible à voir. Je renonce à décrire son expression, car aujourd'hui encore, l'évoquer me fait mal. Je sentis que si je prononçais un mot de pitié, en ce moment, ses mains auraient besoin de broyer quelque chose.

Je touchai simplement son bras.

— *L'effort de tous ces volontaires est magnifique. Julien, ce vieux roc, se bat là-bas, gorge à gorge. François dit que le feu se cassera le nez ici, sur votre ligne...*

Mon mari voulut dire quelque chose, mais ses lèvres, relâchées, lui découvraient les dents. Il dut s'y prendre à plusieurs reprises.

— *S'il ne se casse pas le nez ici, tout est fichu, articula-t-il d'une voix rauque. Laisse-nous, retourne à la maison !*

Il enfonça sa pelle en terre, en s'aidant du pied, avec rage. Marcie était à côté de lui. Les dents serrées, elle arrachait les mottes d'herbe, avec sa houe, avec ses mains, et de grosses gouttes de sueur coulaient sur son visage sale...

(Le renard à l'anneau d'or, pp. 73-75.)

Source

Cependant vivre est le premier des devoirs et je m'en préoccupe. Vous êtes-vous parfois penché au-dessus d'une source ? J'ai posé la question à différentes personnes, depuis que m'obsède le désir d'écrire, et toutes ont souri, puis, d'un air pensif, « oui... c'est beau et tellement transparent », m'ont-elles répondu. Transparent. Bien sûr, mais je ne suis

pas de ces gens que frappe l'évidence, je dois avoir gardé de l'enfance un certain goût du détail. Combien de fois n'ai-je pas perdu pied, dans la vie courante, pour avoir négligé l'essentiel en m'attardant à un rien, à un accent, à une nuance ? C'est ainsi qu'une source, pour moi, c'est avant tout l'imperceptible mouvement ascensionnel dont les autres ne parlent pas et qui anime cependant réellement ses eaux sans jamais troubler sa sérénité. C'est moins un mouvement qu'un souffle qui se propage, et il faut être attentif et aussi patient qu'une loutre à la pêche pour réussir à le déceler, mais une fois qu'on l'a deviné on reste fasciné par cette vie qui sourd inlassablement du fond de sable. Nulle faille dans ce velours et cependant il respire, se multiplie et se donne, généreusement et sans relâche comme si cette tâche lui avait été impartie de toute éternité dans le silence de la forêt.

— *Toi, François, m'a dit le Révérend Théodore devant qui j'ai fait cette remarque, tu te souviendras toujours que tu es un Celte. Tu rends aux bois et aux sources un culte immodéré dont une part au moins devrait revenir à leur Auteur. Mais va, je crois que nous subissons tous, plus ou moins, cette attirance... Est-il dans la création une chose mieux faite pour charmer les sens qu'une source au fond de la forêt ? L'oeil s'y repose et la bouche s'en délecte ; l'oreille écoute son murmure et la main se baigne avec délice dans son onde. Elle peut susciter jusqu'aux plus dangereuses aberrations, souviens-toi de Narcisse !*

J'ai détourné mon regard, je ne pouvais pas lui dire que l'été qui suivit le mariage de Marceline... C'est insolite, ce que j'ai fait cette nuit-là, mais Lowette ne nous avait-elle pas habitués à l'étrange ? Je souffrais atrocement, je devenais fou, à force de me torturer. Finalement, un soir d'août - je me rappelle encore le fourmillement de la voie lactée qui se dessinait juste devant moi, entre les sapins de la Vecquée, et les feux insoutenables de Persée, à la veille d'essaïmer – parvenu à la source de Sablonheid, je me suis dévêtu et couché dans son eau. La nuit était claire. Je regardai mon corps blanc qui ressemblait à une longue fleur abandonnée aux forces de la nature et je suppliai celles-ci de me laver de mes tourments. La source n'a pas guéri ma peine, cependant la fièvre m'a quitté ce soir-là et ne m'a plus repris.

(La rose et le rosier, pp. 10 à 12)

Lowette

Elle avait toujours vécu sous l'emprise des signes. Elle y puisait une force qui lui permettait d'imposer sa volonté à son entourage, y compris Mathî qui élevait la voix en sa présence et cependant n'entreprenait rien sans la consulter. Cette attitude datait des premières années de son séjour chez nous. Mathî chassait encore à cette époque. Un jour qu'il s'apprêtait à partir pour la traque dans le bois de Pleinfays, elle l'en dissuada avec force. « J'ai fait un mauvais rêve, dit-elle, j'ai vu du sang... » Subjugué par ses accents, mais furieux contre les femmes et lui-même, il renonça à la battue en maugréant. Bien lui en prit. Le soir on apprenait qu'une harde de sangliers d'une sauvagerie exceptionnelle avait éventré deux des chasseurs. Il arrivait à notre cousine de remplir la lampe et de jeter des bûches sur le feu à la fin de la soirée. « Ce n'est pas la peine de se coucher, Jolie vêlera cette nuit », annonçait-elle et, avant le point du jour, Jolie, en effet, mettait bas. Et quand la crinière du cheval se trouvait emmêlée, dans les temps de Noël, elle ne s'en étonnait guère et nous l'expliquait : Les ardents de l'Avent, les feux foliots, étaient passés par l'écurie, durant notre sommeil. Les ardents étaient responsables d'un grand nombre de méfaits, la plupart des gens ne s'en doutaient pas, parce que -elle citait l'Écriture- « ils ont des yeux et ne voient point, ils ont des oreilles et n'entendent point ».

Ni les nuages ni la lune, qu'elle appelait le soleil des loups, n'avaient de secrets pour Lowette. Les bêtes allaient vers elle avec la même confiance que les gens, et lorsqu'elle montait vers la fagne, ses pas la portaient droit vers la tache où fleurissent, bien cachés, l'arnica et la renouée dont elle préparait des vulnéraires. D'où lui venaient sa science ? Nul ne pourra le dire. Elle la possédait toute jeune déjà. Avec le recul des ans, je la comprends mieux. Il y avait, en elle, quelque chose de rude et d'attentif comme chez un primitif : l'instinct. Et puis une sorte de symbiose entre la nature et elle. Les changements de saisons l'agitaient. À la poussée et à la chute des feuilles son calme l'abandonnait ; alors elle rapportait du pâturage des racines de patience qu'elle mettait à sécher, en bottes, à une solive, et elle en composait un breuvage amer qu'elle nous forçait à boire aussi. « Cela vous rafraîchira le sang », affirmait-elle.

(La rose et le rosier, pp. 17 et 18)

Un paysan parvenu

Mathî s'était enrichi lentement mais de façon continue. Nous ne nous en apercevions guère, la vie étant restée la même, à la Porallée. Sans doute, la table était bonne, Lowette y veillait ; pour le reste, ma plus grande simplicité régnait à la maison. Nous usions nos vêtements jusqu'à la corde mais Lowette exigeait de nous une propreté qu'elle était loin de pouvoir obtenir du maître. Celui-ci portait l'habit, un habit dont la couleur marron ou vert olive devenait indiscernable après quelque temps et s'imprégnait d'une odeur forte, voisine de celle qui se dégageait de la peau de loup suspendue au chevet de son lit. Dès la saint André, il se coiffait d'un bonnet de loutre qui ne le quittait plus avant le Laetare. Il l'avait acquis en 89, d'un soldat Palatin, en échange d'un litre de genièvre qu'ils avaient ensuite bu ensemble à la santé de Sa Majesté Prussienne, dans un café, au pied du pont des Arches.

L'été, il n'était pas compliqué de le faire changer de linge : il dormait nu. Lowette raflait prestement chemise et chaussettes sales pendant son sommeil, mais l'hiver il fallait toute la ténacité d'une femme pour venir à bout de sa résistance. Il ne se faisait généralement beau que pour se rendre à Spa ou à Liège. Lowette lui raccourcissait alors les cheveux et les favoris, taillait et retaillait d'un air dégoûté dans la broussaille des sourcils et des touffes grises qui croissaient au creux de ses oreilles. Quand je fus devenu homme, je compris la nature de certaines de ces « affaires » qui l'appelaient régulièrement en ville et qui suscitaient cette singulière petite lueur de mépris dans les yeux de sa cousine.

Le bonnet de fourrure enfoncé jusqu'aux orbites et un manteau à triple collet le rendaient reconnaissable à deux cents mètres. Il avait l'allure d'un ours, cependant que l'oeil petit, dur, brillant d'intelligence, était celui d'un renard. Bien que fruste à plus d'un égard, il faisait pourtant preuve de certaines délicatesses assez surprenantes. Ainsi il se tenait fort bien à table, par exemple, et il aimait à manier de belles choses. Il nous rapporta un jour des couverts en argent, rachetés à un ci-devant, et il demanda que l'on s'en servît à chaque repas. Marceline les disposait avec amour sur le bois de notre table, car nous n'avions pas de nappe, et le soir elle allumait deux lourds flambeaux, ciselés en forme de dauphins, un délicat travail italien, paraît-il, qui prenaient place aux bouts de la longue table. C'était une chance exceptionnelle, pour moi qui étudiais dans les livres, le soir, de vivre dans une demeure où l'on ne ménageait pas la chandelle.

Mathê avait une passion : les ventes publiques. Il n'en manquait aucune, à plusieurs lieues à la ronde. Grâce à elle, quelques beaux meubles anciens étaient entrés dans la maison, qui s'enorgueillit aujourd'hui de les posséder. Leur valeur n'a fait que croître, car Mathê sur les choisir avec un goût très sûr.

(*La rose et le rosier*, pp. 30 et 31)

Celui qui allait sur les toits (nouvelle)

Les yeux de Noë Pironet, le couvreur, riaient. Et ses pommettes rondes, sa patte d'oie bien étalée entre les paupières plissées, son bon gros nez charnu, tout cela riait aussi.

Biètmé, assis en face de lui, le regarda un peu décontenancé. Il n'y avait pas de quoi plaisanter, vraiment...

— *Alors, vous viendrez voir mon toit, sûrement ? demanda-t-il. Le rire de Pironet s'éteignit, ses paupières se détendirent et, dans leur eau retrouvée, ses malignes prunelles prirent un reflet de dignité offensée.*

— *Aussi sûrement que je m'appelle Noë Pironet, affirma-t-il. Mille tonnerres ! on tient à sa réputation, je n'ai jamais fait défaut à personne dans le haut pays, demandez-le à ma Poldine. Mais – ici sa voix changea de ton et son geste embrassa le large – mais voyez-moi ce soleil : est-ce le moment de s'inquiéter de la mauvaise saison ? Le baromètre est au beau fixe...*

Par la fenêtre ouverte on voyait le courtill alanguï dans la torpeur de midi ; elle semblait écraser les plantains, entre les pierres de la cour ; même les bourses-à-pasteur, immobiles, mouraient de soif. Le seuil brûlait. Des cumulus, mousseux comme du marabout, voguaient dans un ciel de topaze. C'était vraiment une belle journée et, sous le regard de Noë Pironet dans lequel passait de nouveau un éclair de gaîté, Biètmé dut convenir qu'il était inopportun, en effet, de prêcher l'arrière-saison et son triste cortège de pluies de de tempêtes.

« Chaque chose en son temps », ajoutait notre couvreur. C'était, n'est-ce pas ? la sagesse même.

— *Ce sera un bon toit encore, lorsqu'il sera réparé, dit Biètmé en remuant son chapeau de jonc. Le premier du pays qui fût couvert d'ardoises de la Salm, ajouta-t-il avec une pointe de fierté.*

Noë se balançait sur sa chaise.

— *Oui, fit-il sérieusement. Je l'ai examiné. C'est une chose importante d'avoir un toi solide.*

— *Importante ? renchérit le fermier, dites que c'est essentiel !*

Et il se mit à réfléchir.

Noë parut aussi s'absorber. Il voyait tout à coup surgir de sa mémoire les villages d'Ourthe et d'Amblève qu'il avait parcourus, et sa vision avait ceci de particulier qu'elle les lui présentait en vue plongeante comme si des ailes l'eussent porté de coteau en coteau. Il les voyait tous, avec leurs reflets de gorge de pigeon, et si parfaitement fondus dans les nuances de la ligne d'horizon qu'ils paraissaient la réplique des vivantes collines, leur transposition en une matière minérale lavée des mêmes eaux et prétrie des mêmes sels. Bleu-violet-gris. Émergeant en bleu profond des brumes du matin, argentés sous la pluie, teintés de violet à l'heure du soir, changeants sans cesse selon le soleil, les nuages et la densité du ciel. Il y en avait de vieux, beaucoup de très vieux, dont l'auvent s'appuyait sur des piliers en coeur de chêne ; ils étaient vastes, boursoufflés ou affaissés, prêts à toucher le sol à l'arrière, et quelques autres, de faite haut, à la façon mosane, abrupts comme les rochers de l'Ourthe... manoirs choyés comme des aïeules.

Dans sa simple âme, Noë Pironet ressentit l'harmonie de son pays et de tous ces toits qui le peuplent, et il en fut touché.

Biètmé se levait en tentant d'arracher une phrase à ses réflexions comme on fait d'une plaque de mousse au pied d'un arbre.

« Oui, dit-il. L'argent ne fait pas le bonheur, c'est le toit, la maison, qui... Il hésitait, cherchait un mot, s'aidait du geste de ses mains réunies en coupe... « c'est le toit qui tient la famille. » « Amen ! » dit Noë. Et il fit trois pas derrière l'autre, dans la cour ensoleillée. Les mains dans les poches, il resta là, un moment, puis il alla s'asseoir à l'ombre, sur un madrier, au pied de son fournil.

Il suivit un instant des yeux Biètmé dont on ne voyait que le chapeau de jonc, mystérieusement animé comme s'il se promenait sur l'assiette de la haie avec ses larges bords rabattus, puis l'ayant perdu de vue, il essaya de se rappeler quel était le toit qu'il avait réparé en dernier lieu, mais, n'y parvenant pas, il n'y pensa plus, tout simplement, ferma les yeux et fit un somme...

Vers le soir, les jolis nuages de marabout s'enflèrent, s'épaissirent et se couvrirent d'une teinte charbonneuse. L'orage éclata au-dessus du village. Poldine alla fermer les fenêtres et les portes et appela son homme. Elle préférait l'avoir près d'elle au moment du danger. Depuis que leurs enfants étaient mariés et établis ailleurs, leur affection s'était resserrée, ils s'aimaient d'un amour tyrannique et tendre, pareil à celui de certains très jeunes ou très vieux ménages.

Une chaleur d'étuve régnait dans la maison ; Poldine qui était grasse et lourde, se fatiguait rien qu'à respirer ; elle se leva pourtant afin de prendre un brin de buis béni, dans un vase sur l'armoire, et de le brûler en l'honneur de saint Donat. Depuis quelques minutes la pluie tombait avec une violence inouïe et les éclairs se succédaient avec rapidité. Soudain, Noë suspendit son souffle : un bruit venait de traverser le roulement du tonnerre, les crépitements de la pluie et les gémissements des charpentes. Plic-ploc, plic-ploc...

C'était régulier comme le battement d'un balancier, indifférent aux spasmes qui déchiraient le ciel. Un nuage passa sur le visage de Noë. Quel est le couvreur qui peut avec sérénité écouter tomber des dégouttures entre les voliges de ses propres combles ?

Les vieux époux se regardèrent.

« Demain, j'irai sur le toit », dit Pironet, et Poldine l'approuva.

Les orages d'été sont un quitte ou double : la tourmente passée, le ciel et la terre reparaissent vivifiés et lustrés, comme s'ils sortaient d'un bain de jouvence, ou bien le temps se gâte, l'averse se mue en pluie serrée qui dure des jours entiers. Tout sombre alors dans la grisaille et la terre insatiable boit, boit et se gonfle comme une outre qui se prépare au voyage à travers le désert. C'est ce qui arriva ce jour-là. Toute la nuit, le plic-ploc des gouttières, dans le grenier, tint Noë et Poldine éveillés. Le lendemain ce fut la même histoire.

Dès la première heure, Biètmé, qui avait jeté un sac sur sa tête et ses épaules, s'amena chez les Pironet, et son visage luisant d'eau semblait dire : « Aha, vous voyez bien, n'avais-je pas raison ? » Noë le détesta pendant un instant, à cause de cet air-là, et il ne put dissimuler tout à fait son humeur lorsqu'il lui répondit avec quelque impatience que ce n'était pas le moment, vraiment, d'alerter le couvreur quand les toits ressemblaient à une patinoire. Avait-il donc l'envie de se casser l'échine ?

Biètmé bredouilla qu'il n'en demandait pas tant mais qu'il espérait être servi dans les premiers. Rares étaient ceux du village qui n'auraient pas besoin de l'aide de Pironet avant l'hiver et chacun s'était réjoui lorsqu'on avait appris qu'il s'installait dans le pays. Dame ! un bon couvreur c'est précieux dans une communauté !

La figure de Noë se rassérénait graduellement et même ses petits yeux vifs se mirent à rire lorsqu'il vit Poldine remplir les tasses de café. Il en poussa une vers Biètmé, puis il allongea les jambes sous la table et regarda tomber la pluie.

— *Quel bon temps ! s'exclama-t-il, les salades vont tourner.*

Il disait cela de l'air d'un homme qui n'a d'autre souci au monde que de regarder pommer le coeur tendre des laitues. Et pourtant Noë Pironet n'avait plus la paix des simples. De temps à autre une inquiétude venait ternir le miroir de son âme et, par malchance, cela arrivait le plus souvent lorsqu'il se sentait bien et se disposait à jouir d'une heure agréable comme la veille lorsqu'il s'était assis pour la sieste à l'ombre de son fournil. Qu'y avait-il au juste ?

Primo, une constatation : les gens de Habiémont étaient d'une race harcelante, défaut que Noë, bien décidé à couler des jours limpides, supportait le plus difficilement au monde.

Secundo, un soupçon dont il commençait à mesurer la portée : ces gens qu'il apprenait à connaître un à un, paraissaient avoir le jugement assez prompt (le gros Biètmé excepté) et il était fort possible, sinon certain, qu'ils ne tarderaient pas à se faire une opinion sur Pironet et à la formuler, – une opinion qui pourrait bien ne pas coïncider avec celle que l'intéressé avait de lui-même.

Voilà ce qui troublait ses heures les plus quiètes. Et de fait, il ne fallut pas six mois aux Habiémontois pour décréter que Noë Pironet, celui qui allait sur les toits, en réalité n'y allait pas.

Lorsqu'il pleuvait, il n'aurait évidemment pas pu...

Lorsqu'il faisait beau, la chose perdait son caractère d'urgence et se trouvait reportée sine die...

Les habitants de Habiémont étaient moins enclins à l'optimisme que leur couvreur; néanmoins comme ils avaient un peu d'esprit, ils se consolèrent en plaisantant à longueur de soirée le pittoresque exemple des forces d'inertie que le hasard avait logées dans leur communauté.

Pendant ce temps, les choses se gâtaient dans la propre demeure de Pironet. Comme déjà dit, son toit ne valait rien, Noë n'avait pas approfondi la chose lors de son acquisition et maintenant que les faits étaient tels, il fallait bien s'en accommoder.

Poldine cependant songeait à l'hiver et à son escorte de mauvais jours et patiemment les rappelait à son époux.

— *Oui, ma bonne, disait Noë. Aujourd'hui je radoube le clapier, mais la semaine prochaine je te fignole le toit comme un bijou.*

D'autres fois, il se plaignait, le froid engourdissant ses articulations, et il agitait devant Poldine le spectre d'un Pironet tournoyant dans le vide avant de s'écraser sur les plantains de la courette. Poldine tenait évidemment à son Pironet et, entre-temps, montait au grenier avec des seaux, un vieux coquemar et des boîtes à corned beef qui remplissaient là-haut l'office de recueillir les eaux du viel assez impertinentes pour venir chatouiller le gros nez de Pironet endormi. Endormi, oui, car il avait fini par s'habituer au plic-ploc des gouttières et ne l'entendait pas plus qu'un berçeuse.

Mais à la fonte de la première neige, la chose prit un caractère catastrophique. Sous un toit qui était une passoire et devant la menace d'une inondation à laquelle les boîtes à conserves n'opposaient qu'un barrage dérisoire, sentant qu'il lui incombait de résoudre la difficulté, Noë se mit à réfléchir... Après cinq minutes, son visage s'éclaire :

— *Qu'avons-nous besoin de rester dans cette maison ? Elle est bien grande pour nous deux. Installons-nous dans le fournil, ce sera plus facile à chauffer...*

Et Poldine d'approuver.

Déménagement sommaire. Excitation agréable. Euphorie des installations nouvelles.

La bise qui soufflait sec aspirait la fumée à grands coups de pompe dans la cheminée du fournil, le poêle ronflait et rougeoyait comme un feu de forge.

— *Hein, ma bonne, sommes-nous bien ici au chaud et au sec ? s'exclamait Pironet. Et ses yeux riaient tandis qu'il bourrait le poêle, le bourrait comme une pipe.*

Vint une saute du vent. Une mer de brume tomba sur le plateau et la croûte de gel qui enrobait la campagne s'amollit, prête à accueillir la pluie. Celle-ci surprit les Pironet en pleine nuit.

Une pluie solide, serrée, qui claquait comme des mèches de fouet et pénétrait partout. Ce fut un sauve-qui-peut. Qui donc s'en serait douté ? Le toit du fournil ne valait pas mieux que celui de la maison qui ne valait rien.

Il fallut aviser. Après avoir longtemps pesé le pour et le contre, Poldine proposa de passer la fin de l'hiver chez Léa, leur fille. L'idée enchantait Noë qui avait la fibre paternelle. N'était-ce pas l'occasion rêvée de répondre enfin à l'invitation de leur cadette ? Aussitôt dit, aussitôt fait. On entassa le mobilier au rez-de-chaussée, on garnit le grenier de tous les récipients disponibles, on donna deux tours de clefs dans la serrure et... en voyage !

Les premiers jours furent parfaits. Noë jouait aux cartes avec son gendre et faisait autorité dans le petit cercle des habitués, tandis que Poldine, les pieds sur un tabouret, ravaudait linge et chaussettes en sirotant du café que Léa tenait chaud, à sa portée, sur la « plate-buse ».

Très vite, malheureusement, on s'aperçut que le marié de Léa ne réunissait peut-être pas toutes les conditions qui font un bon époux, bon

père de famille. Pour tout dire, il buvait sec et battait sa femme plus souvent que souhaitable.

Léa était fille solide, qui encaissait bien, sans broncher ni se plaindre, et menait à sa guise la barque conjugale. Poldine soupirait et, tout en besognant, priaait le ciel de changer l'humeur de son gendre. Mais là s'arrêtait sa force d'intervention. Quant à Pironet... Ah! Pironet, il faisait peine à voir. Il perdait sa gaieté, son insouciance, et son bon gros nez s'attristait entre ses pommettes rondes. Un soir, il s'épancha :

— *J'ai le coeur trop tendre - avoua-t-il à Poldine en ouvrant de grands yeux désolés et en portant la main sur sa poitrine- je ne peux plus voir souffrir ainsi cette petite... Retournons chez nous et, dès demain, foi de Pironet, je monte sur le toit et je le rafistole...*

— *Mon pauvre Noë! s'exclama sa femme. C'est cela, rentrons...*

Ils regagnèrent leurs pénates, fort heureux tous deux car on n'est jamais si bien que chez soi, n'est-ce-pas?

Pironet goûtait à nouveau un bien-être sans mélange, lorsque une nuit, comme il ne dormait pas et ne songeait à rien, une averse, là-haut, se déchaîna... Navré, notre bonhomme prêtait déjà l'oreille dans l'attente du premier plic-ploc des gouttières... Des secondes, des minutes passèrent. La pluie résonnait sur la bicoque comme sur une peau de tambour, mais nul bruit encore sur le plancher du grenier.

Les yeux au plafond, Noë sentait ses nerfs se tendre douloureusement. Ce silence était étrange. Déhors, la pluie redoublait.

Soudain, un choc traversa Pironet qui comprit. Il s'assit brusquement et secoua sa femme :

— *Poldine s'arrachait péniblement du sommeil.*

— *Les gouttières? faisait-elle d'une voix nuageuse, mais mon pauvre Noë, je les ai fait réparer pendant que nous étions chez notre Léa. Couche-toi, tu peux dormir sur tes deux oreilles.*

Il parut à Noë que son sang se retirait de lui. Ses yeux vifs qui avaient tant aimé à rire devant l'heure qui passe, s'ouvrirent démesurément dans l'obscurité.

— *Tu m'as fait ça, Poldine, articula-t-il enfin d'une voix blanche, tu m'as fait ça ?*

Il y eut comme un bruit de sanglot étouffé. Noë s'était levé, et à tâtons, cherchait sa veste, son pantalon, commençait à s'habiller en tremblant de tout son corps.

— *Me coucher, me coucher ? murmura-t-il. Qu'avait-elle à supplier à présent, sa Poldine ? Ne comprenait-elle pas qu'après une trahison pareille il ne pourrait plus, jamais plus, foi de Pironet, se coucher auprès d'elle ?*

(Une première version de cette nouvelle est parue dans la Revue Générale Belge, n°39, janvier 1949, pp.361 à 366).

Synthèse

Les critiques, qui adorent les étiquettes sans lesquelles ils erreraient comme un explorateur sans boussole, usent et abusent, surtout sous nos latitudes nordiques, du mot «régionalisme». Untel est régionaliste... Alors, tant pis pour son aura de «grand écrivain»... Et, par ce mot chuinté dédaigneusement, on croit avoir tout dit de son oeuvre.

Toutefois, comme les autres hommes, les écrivains sont bien nés quelque part... dans une quelconque région, et, sans forcer le «terme infamant», on doit convenir que Balzac, Daudet, Colette, Mauriac, Zola, Romains, Maupassant sont d'abord des écrivains régionalistes, c'est-à-dire qu'ils ont inscrit leurs oeuvres dans une région bien définie qui, d'une manière ou d'une autre, les marque.

Heureusement, les lecteurs – qui se débrouillent bien tout seuls – ne suivent pas toujours les diktats culturels des chers maîtres de la critique puisqu'ils ont souvent accueilli les «romans de terroirs» avec beaucoup d'empressement. Ainsi Pagnol, Chabrol ou Vincenot ont respectivement célébré la Provence, les Cévennes et la Bourgogne avec un succès qui ne se dément pas au fil du temps, même auprès des lecteurs belges. Est-ce par goût pour un certain exotisme qu'un lecteur liégeois d'aujourd'hui préférera une histoire du Gard à un récit fagnard ? Pourtant, la Belgique a compté et compte toujours maints écrivains de grand talent qui n'ont pas craint de situer leurs oeuvres dans leur propre cadre de vie. Et Nelly Kristink figure très certainement parmi les plus talentueux.

Si le grand public connaît *Le renard à l'anneau d'or*, c'est surtout grâce au succès du feuilleton télévisé réalisé vingt-cinq ans après l'attribution du Prix Rossel à ce beau roman fagnard. C'est en effet l'Ardenne liégeoise – et plus particulièrement la région des Hautes Fagnes – qui sert de décor à tous ses romans (une seule exception : *La procession des cailloux*, dont l'action se déroule dans le Rhin suisse).

Mais que l'on se rassure, ici, le caractère régionaliste de l'oeuvre n'est jamais gratuit ou prétexte à «faire couleur locale»; le terroir n'y est pas un simple décor en deux dimensions... Car tous les titres de Nelly Kristink témoignent d'une profonde et aigüe perception de la nature et

sont d'abord une célébration lyrique de cette nature quasi d'essence panthéiste.

Si, dans les premiers titres, l'auteur cherche encore parfois une solide rigueur à sa structure, une parfaite unité à sa narration, par contre *Le Beaucaron*, *Le renard à l'anneau d'or* et *La rose et le rosier* forment une espèce de trilogie ardennaise qui atteint à la littérature universelle. Giono y devient un frère de plume... Et, pour continuer ce jeu des parrainages, j'écrirai que, avec *La rose et le rosier* – le roman le plus délicieux et le plus achevé de son oeuvre –, Nelly Kristink ne craint pas de cousiner à la fois avec Jean Giono et avec Alain-Fournier. Vraiment, ce livre est un très grand livre et il mériterait une large réédition.

Je ne sais si la romancière renierait ces parentés, mais il est certain qu'elle s'inscrit catégoriquement en faux contre Gide qui affirmait que l'on faisait de la mauvaise littérature avec de bons sentiments. Ainsi, lors de la remise du Prix Georges Garnir en 1960, Nelly Kristink se confiait à France Adine : «Pourquoi choisit-on si souvent comme héroïne une femme extraordinaire ou déséquilibrée ou plus méchante que nature ? Est-ce qu'une femme normale, qui accepte la vie de chaque jour, élève ses enfants, s'en réjouit ou tremble pour eux, n'offre donc aucun intérêt ? Et cette vie quotidienne ne peut-elle, même en des circonstances très humbles, être dispensatrice de beauté. Les écrivains ne doivent pas détruire à la légère, sans se soucier de leurs responsabilités. Et c'est détruire que perdre la foi dans les êtres et dans la vie...».

Bien sûr, il ne s'agit pas de proposer des héros béats de «positivité», à la manière d'une certaine littérature révolutionnaire ou moralisatrice. Si ses héros et ses héroïnes sont des personnages «gentils», si leur aspiration réside finalement et «simplement» dans le bonheur familial – un «certain bonheur» –, c'est grâce à cette omniprésente nature tellement bien évoquée qu'elle semble engendrer une «dépendance» et un attrait irrésistible chez ces êtres sensibles et bons «dans le fond»...

Jean-Jacques Rousseau alors ? Hum... Peut-être un Rousseau mâtiné d'un La Varende?... Décidément, ce jeu manque par trop de nuances. Nelly Kristink n'est-elle pas d'abord Nelly Kristink ?